

J. Lammigat

PAGE 2 : AU PARLEMENT GREC — LE RÉVEIL TRIOMPHAL DE L'HELLENISME

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2479. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mercredi
29
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.75 - 02.79 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Filles-du-Calvaire, Paris
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

MM. PAINLEVÉ ET A. THOMAS SUR LE FRONT DE VERDUN



LES DEUX MINISTRES REVIENNENT DES LIGNES, OU ILS ONT ASSISTÉ A LA BATAILLE DANS UN OBSERVATOIRE D'ARTILLERIE



RETOUR DES TRANCHÉES, MM. PAINLEVÉ (1) ET ALBERT THOMAS (2) REGAGNENT EN AUTOMOBILE LE Q.G. DU GÉNÉRAL GUILLAUMAT
Les ministres de la Guerre et de l'Armement ont assisté au début de l'offensive de nos troupes sur les deux rives de la Meuse. Après avoir été reçus par le général Guillaumat, ils se sont rendus dans un observatoire d'artillerie. Leur retour fut mouvementé. Notre correspondant nous écrit qu'un obus tombant sur la route, à cinq mètres du groupe officiel, M. Thomas fit remarquer en souriant « que ce n'était pas la première fois ! » Et ces paroles furent favorablement commentées par les soldats qui se les répétaient.

couait. Il ouvrit la bibliothèque et en tira une cuvette qu'il emplît aux trois quarts d'une mousse vermeille.

Très calme, maintenant, ressaisi par l'instinct professionnel, le docteur essayait la bouche du malade, l'aïdait à s'étendre sur un divan, débouffonnait la chemise. Puis, il l'auscultait et son front se sévère se barrait d'un pli d'inquiétude. Respiration cavernueuse, pectiloquie évidente, et, en outre, cette fièvre continue, cet amaigrissement régulier avoués par le patient : aucun praticien ne s'y serait trompé. Il s'agissait d'une tuberculose à la deuxième, peut-être même à la dernière période.

— Il faut, dit Annenkoff, en rédigeant une ordonnance, le repos absolu, la tranquillité, et surtout garder le silence. Comme alimentation...

Mais Basilieff, déjà soulagé, se redressait : la face cadavérique, les lèvres exangues s'étaient légèrement colorées. Un sourire parcourut ses traits tourmentés :

— Docteur, vous oubliez un détail essentiel : c'est que je pars cette nuit pour Moscou et que je parle demain devant trois mille personnes.

— Ecoutez, vous êtes touché, très touché. Vous pouvez encore guérir, mais à une condition : abandonner tout travail et filer au Caucase, dans un sanatorium, où vous suivrez un traitement sévère. Autrement...

— Autrement ?

— Autrement, vous en avez pour trois mois.

— Merci, docteur, c'est tout ce que je voulais savoir. Aucun de vos confrères n'a eu le courage de me le dire nettement. Maintenant, je vais essayer de précipiter les événements et fouetter encore les chevaux emballés, pour qu'avant ces trois mois ils aient regagné la bonne route, car vous pensez bien que le souci de ma santé ne va pas m'empêcher de continuer la lutte.

— Il s'agit de la vie, cependant.

— Si, après avoir accompli l'œuvre de destruction, je m'en allais, pour l'amour d'une vie déshonorée, sans aider à reconstruire la maison, c'est alors, docteur, que j'aurais droit au mépris des honnêtes gens. Allons, vite, votre ordonnance, et pardonnez le procédé que j'ai dû employer pour obtenir votre consultation. Me refusez-vous encore votre main ?

— Ma foi, répondit Annenkoff, j'allais vous demander la vôtre.

Jacques CONSTANT.

UN PROCÉDÉ NOUVEAU ET INOFFENSIF POUR FAIRE DISPARAITRE LES DUVETS SUPERFLUS

Recettes de Beauté

En suivant ce conseil, toute femme peut, dans le secret de son cabinet de toilette, faire disparaître toute trace de poils ou de duvets de son visage. Avec de la Sulfithine Préparée et de l'eau, faites assez de pâte pour couvrir le duvet indésirable, appliquez cette pâte et, après deux ou trois minutes, enlevez-la légèrement, ensuite lavez la peau. Cette méthode est infaillible, inoffensive et rapide, mais il faut avoir soin d'employer la véritable Sulfithine Préparée. Si votre pharmacien n'en possède pas, il peut vous la préparer en mélangeant 15 grammes de Sulfithine concentrée avec 9 grammes 1/2 d'oxyde de zinc et 3 grammes 1/2 de racines d'iris en poudre.

Mouvement judiciaire

Sont nommés par décret en date du 28 août 1917 :

Conseiller à la cour d'appel de Paris, M. Grandjean, substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris ;

Substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris, M. Beguin, substitut à Paris ;

Substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris, M. Beguin, substitut à Paris ;

Substitut du procureur de la République près le tribunal de première instance de la Seine, M. Pittie, docteur en droit, ancien magistrat ;

Conseiller à la cour d'appel de Paris, M. Saumande, juge d'instruction au tribunal de la Seine ;

Conseiller à la cour d'appel de Paris, M. Joussanne, président du tribunal d'Angers.

MIGRAINES
NÉVRALGIES
RHUMATISMES
et tous maux
d'un caractère fiévreux
sont toujours atténués
et souvent guéris par
quelques comprimés
d'ASPIRINE
"USINES du RHÔNE"
pris dans un peu d'eau.
Le Tube de 30 Comprimés : 1°50
En Vente dans toutes les Pharmacies.

UN BON CONSEIL
Pour se meubler luxueusement, tout en réalisant des économies considérables, visiter les Salles de vente et d'entrepôts,
4, RUE DE LA DOUANE, 4, PARIS

LE PATIN CAOUT-CHOU EST LE **ROI DES PATINS**
Il ne dure plus longtemps et ne coûte que 50 %
Le CAOUT-CHOU 133, Boulevard Sébastopol,
L'essai : quatre remboursements de 3 fr. 75 pour homme et 2 fr. 50 pour femme.

FORCES INCONNUES
Avec la **RAYONNANTE**, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Demandez à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris son livre N° 37, GRATIS.

"L'ILLUSIONNISTE"

par SACHA GUITRY

Le Tout-Paris des générales et des premières a fait hier un gros succès à la nouvelle comédie de M. Sacha Guitry, l'illusionniste, dont l'atmosphère est ingénieusement préparée par une série de numéros de music-hall. Nous publions ici l'amusante scène jouée par l'auteur et Mlle Yvonne Printemps. Les deux personnages, qui se donnent pour deux Anglais, dans l'exercice de leur profession, éprouvent d'abord la plus grande difficulté à se comprendre dans l'intimité, chacun cherchant à s'exprimer dans une langue qu'il ne connaît pas. Mais ces deux Parisiens ne tardent pas à révéler, pour notre joie, leur véritable identité.



Mlle JANE FUSIER

Mlle MADELEINE CARLIER

Mlle YVONNE PRINTEMPS

Les trois principales interprètes de l'« Illusionniste »

(Phot. Henri Manuel.)

(Miss Hopkins est entrée. Elle reste près de la porte, souriant à Paul d'un air gêné.)

PAUL. — Good morning !

MISS HOPKINS. — Good morning !

PAUL. — You... speak french ? (Elle lui répond par un geste qui ne signifie rien. Elle s'assied.) Heu... ah ! ça ne va pas être commode !... (Haut) Heu... you... heu... pretty !... (A part) On devrait apprendre l'anglais aux enfants (Haut) Heu... vous, you... charming !

MISS HOPKINS. — Yes !

PAUL. — Ce ne sont pas les Français qui devraient apprendre l'anglais, ce sont les Anglais qui devraient apprendre le français ! (Elle lui sourit inoffensivement) You... with me... (Il fait le geste de se coucher.)

MISS HOPKINS. — Oh...

PAUL. — Oui, évidemment... c'est un peu vite !... Il me faudrait deux ou trois phrases d'abord pour amener ça... (Haut) Little minutes...

MISS HOPKINS. — Yes.

PAUL. — Gossel !

GOSSEL, entrant. — Patron !

PAUL DEFRESNE, bas à Gossel. — Dites donc... écrivez-moi sur un bout de papier... vous avez un crayon ?

GOSSEL. — Oui, patron...

PAUL DEFRESNE. — Ecrivez-moi en anglais... « Vous me plaisez beaucoup. Il me serait agréable de vous emmener souper... Je peux vous rendre de grands services dans votre métier ».

GOSSEL. — Bien patron...

PAUL DEFRESNE. — Et puis alors aussi ceci... (Il parle bas.)

MISS HOPKINS. — J'ai tant aimé qu'on ne sache pas dans le théâtre que je ne suis pas Anglaise !... Malheureusement, je n'ai jamais pu apprendre autre chose que « Yes » ou « Good morning ». Ça me rend quelques services, mais ça n'est tout de même pas suffisant pour causer... Ah ! et j'ai eu tant de mal à apprendre mes chansons ! Dire que, tous les soirs, je chante trois chansons sans comprendre un mot de ce que je dis... C'est pour ça que je fais des gestes un peu vagues. Je n'ose pas trop me lancer. Qu'est-ce qu'il fait là-bas, et qu'est-ce qu'il peut bien vouloir ?... Ce qu'il y a de plus bête c'est qu'il parle très bien français... Seulement, voilà, l'idée ne lui viendra pas de me parler en français ! Naturellement, il me croit Anglaise, alors, il emploie sa langue maternelle !... Il n'est pas mal comme homme, mais il a l'air plutôt bête dans la conversation ! Il ne trouve rien à dire !

PAUL. — Gossel, — Merci, mon ami.

GOSSEL. — Now, you can understand what he wants !

MISS HOPKINS. — Yes.

(Gossel sort.)

PAUL. — Miss... you are a charming and very pretty girl...

MISS HOPKINS. — Yes (A part). Pourquoi s'est-il fait écrire des choses en anglais !... Il ne connaît donc pas sa langue ?

PAUL. — I am not an English man... I am a French man...

MISS HOPKINS. — Yes !... (A part.) Si, au moins, il faisait des gestes !

PAUL. — But, I love you !...

MISS HOPKINS. — Ah ! ça...

PAUL. — Quoi ?

MISS HOPKINS. — Rien.

PAUL. — Comment « rien » ?

MISS HOPKINS. — Oh !...

PAUL. — Mais qu'est-ce qui se passe ?... Vous n'êtes donc pas Anglaise ?

MISS HOPKINS. — Non... eh bien ! et vous ?

PAUL. — Moi non plus... je ne suis pas Anglaise...

MISS HOPKINS. — Ah ! ben ça, par exemple !

PAUL. — Ah ! c'est inouï !... Et moi qui me donne un mal de chien pour parler...

MISS HOPKINS. — Et moi pour comprendre...

PAUL. — Comment, vous êtes Française ?

MISS HOPKINS. — Oh ! et comment !

PAUL. — D'où êtes-vous ?

MISS HOPKINS. — J'suis d'Paris !

PAUL. — Moi aussi !... Nous sommes pays !... De quel quartier, vous ?

MISS HOPKINS. — Moi, Grenelle.

PAUL. — Moi, je suis de la butte Montmartre...

MISS HOPKINS. — C'est encore assez loin pour atteindre votre butte !

PAUL. — Prenons une voiture pour aller plus vite !... Bonjour, ma payse. Ah ! quelle sensation délicieuse ! Il me semble, c'est curieux, que je ne vous avais pas reconnue tout de suite ! Maintenant qu'on s'est reconnus je vais vous dire en français ce que j'essayais de vous dire en anglais... heu... je... Tiens, voilà que ça me gêne davantage en français... heu... Voulez-vous que nous soupions tous les deux ce soir ?... J'ai faim... Vous n'avez pas faim ?

MISS HOPKINS. — Heu...

PAUL. — Quoi ? Qu'est-ce qui vous fait hésiter ?... Nous sommes pays...

MISS HOPKINS. — Oui, mais dans le théâtre...

PAUL. — Pour eux, nous sommes Anglais... ça revient au même... nous sommes toujours pays... Hein ?... Dites !... Vous n'êtes peut-être pas seule ?

MISS HOPKINS. — Oh ! si...

PAUL. — Comme vous dites ça !...

MISS HOPKINS. — Je le suis tellement.

PAUL. — Complètement ?

MISS HOPKINS. — Oui.

PAUL. — Ah ! Depuis quand ?

MISS HOPKINS. — Depuis quinze jours...

PAUL. — On vous a quittée ?

MISS HOPKINS. — Oui...

PAUL. — Pourquoi ?... Dites...

MISS HOPKINS. — On s'est marié !

PAUL. — On est devenu fou ? Quand ?

MISS HOPKINS. — Il y a... cinq jours !

PAUL. — Nous sommes samedi... Laissez-lui jusqu'à jeudi...

MISS HOPKINS. — Oh ! non... c'est fini... il est parti pour le Brésil.

PAUL. — Il va faire fortune !

MISS HOPKINS. — Non, il est riche.

PAUL. — Alors, il va se ruiner ! Pauvre petit, qui est tout seul !... Vous n'avez pas de parents ?

MISS HOPKINS. — Ils m'ont fichue dehors. Il y a deux ans !

PAUL. — Il y a longtemps que vous êtes au théâtre ?

MISS HOPKINS. — Non, je commence...

PAUL. — Eh bien, continuez, vous commencez bien... Je vous écoute là-haut, c'est vous qui flichez vos parents à la porte de chez vous dans deux ans... Où habitez-vous ?

MISS HOPKINS. — Hôtel d'Amsterdam...

PAUL. — Vous n'aimez pas mieux le Continental ?

MISS HOPKINS. — Si...

PAUL. — Il y a une chambre à côté de la mienne... (Elle le regarde fixement.) Ça ne vous dit rien ?

MISS HOPKINS. — Si, mais...

PAUL. — Quoi ?

MISS HOPKINS. — Pour qui me prenez-vous donc ?

PAUL. — Pour moi !

MISS HOPKINS. — Vous allez vite...

PAUL. — C'est l'habitude... C'est le métier, je voudrais vous escamoter...

MISS HOPKINS. — Etes-vous sérieux ?

PAUL. — Non, du tout, n'avez pas peur !... Mais vous me plaisez rudement.

MISS HOPKINS. — Ça n'est pas assez...

PAUL. — Faites le reste !... Moi, je vous déplaît ?

MISS HOPKINS. — Non...

PAUL. — Eh bien !

MISS HOPKINS. — Vous croyez que ça suffit ?

PAUL. — C'est déjà pas mal ! Je ne vous déplaît pas... et vous me plaisez... c'est une heureuse coïncidence. Vous n'avez plus qu'à avoir du talent pour être indépendante.

MISS HOPKINS. — Par moi-même !

PAUL. — Tiens, pardi ! On n'est pas indépendante par quelqu'un. Vous savez que c'est ça la vie pour une artiste...

MISS HOPKINS. — Oui, mais, il y a aussi...

PAUL. — Oh !...

MISS HOPKINS. — Quoi ?

PAUL. — J'aime moins ça !

MISS HOPKINS. — On est bien obligé !

PAUL. — Je ne connais pas cette loi !... Prenez donc du plaisir avec les gens de votre monde !... Allez, d'abord parce qu'ils le comprennent mieux que les autres... et puis ils sont libres aux mêmes heures que vous... et puis ils...

MISS HOPKINS. — Ils ne sont pas souvent sérieux...

PAUL. — Non, mais ils sont quelquefois drôles !... Vous aimez donc tant que ça les gens sérieux ? Vous ne savez donc pas que les gens sérieux finissent toujours par se marier avec une autre ! Ce n'était pas quelqu'un de sérieux, le monsieur qui vous a quittée ?

MISS HOPKINS. — Oh ! si.

PAUL. — Eh bien, vous voyez !... Il s'en est tiré avec un cadeau, probablement.

MISS HOPKINS. — Non.

PAUL. — Comment, non ?

MISS HOPKINS. — Non, parce qu'il savait que je suis un peu piquée et que s'il m'avait donné une grosse somme je l'aurais dépensée d'un coup.

PAUL. — Vous voyez bien que vous êtes une artiste ?

MISS HOPKINS. — Alors il a préféré faire un arrangement chez son notaire... ça fait que comme ça j'ai de quoi mourir de faim pendant toute ma vie ! Si encore je pouvais arriver à devenir une vraie artiste... mais dans notre métier, hélas, ce n'est pas possible.

PAUL. — Mais pourquoi donc ?

MISS HOPKINS. — Les gens de concert ne peuvent pas être de vrais artistes !

PAUL. — Mais je vous défends de dire ça !... Vous croyez qu'il y a une différence entre un comédien et moi ?

MISS HOPKINS. — Je le crois, oui...

PAUL. — En voilà une idée !... Un comédien cherche à faire croire qu'il est marquis, avocat, médecin ou cocu... moi je leur fais croire que je suis illusionniste, c'est la même chose ! Avec cette différence à mon avantage, c'est que, lorsque la soirée est finie... et que le public rencontre le comédien dans la rue, il ne dit pas : « Voilà l'avocat ou le médecin de tout à l'heure »... Non, il dit : « Voilà le comédien »... tandis que, quand il me voit, il continue à dire : « Voilà l'illusionniste ! »... Je ne suis pas plus illusionniste qu'il n'était avocat... J'ai joué la comédie comme lui... seulement, moi, on s'en est moins aperçu !... Il n'y a ni différences, ni

classes, parmi ceux qui montent sur les planches... Il y a les bons et les mauvais, c'est tout ! Soyez parmi les bons. Vous croyez que Little Tich ce n'est pas un grand artiste, et Chun-Ling-Soo et Tom Hearn... et vingt autres. Et une que j'ai connue et qui chantait et dansait.

MISS HOPKINS. — Ah !

PAUL. — Oui, et quelle artiste c'était... et simple comme pas une. Et quand un de ses camarades lui disait comme je le lui ai dit moi-même : « Voulez-vous venir souper avec moi au Continental ? » savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?

MISS HOPKINS. — Elle vous a répondu que c'était entendu.

PAUL. — C'est entendu !... Ne vous habillez pas...

MISS HOPKINS. — Du tout ?

PAUL. — Ah ! si... je voulais dire... restez habillée simplement !

MISS HOPKINS. — Oh ! mais, je n'ai qu'une robe !...

PAUL. — Il ne fait pas froid... une seule suffira !... Vous en aurez une autre demain.

MISS HOPKINS. — Si vous me l'offrez.

PAUL. — Je ne vous l'offrirai pas...

MISS HOPKINS. — Oh !

PAUL. — Non... Je vous ferai augmenter ici... Combien gagnez-vous ?

MISS HOPKINS. — Hum...

PAUL. — Vous aurez le double.

MISS HOPKINS. — Vous savez donc ce que je gagne ?

PAUL. — A être connue !... oui !... Est-ce que vous êtes de la tournée ?

MISS HOPKINS. — Quelle tournée ?

PAUL. — Tout le programme part dans huit jours pour quatre mois.

MISS HOPKINS. — Je n'y étais pas...

PAUL. — Eh ben, vous en serez !...

MISS HOPKINS. — Vrai ?

PAUL. — Oui.

MISS HOPKINS. — Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi ? Je vous croyais plutôt rossé...

PAUL. — Oui, mais il y a des jours où on n'est pas en train.

Sacha GUITRY.

LES THÉÂTRES

AUX BOUFFES-PARIISIENS

L'ILLUSIONNISTE, comédie nouvelle en trois actes et un prologue de M. Sacha Guitry.

M. Sacha Guitry est maître de son art et de sa formule. Il peut désormais, pour notre plaisir, faire autant de pièces qu'il voudra, sans que l'on sente l'effort ni qu'il sente la fatigue. L'inconvénient de cette sûreté même, est que ce théâtre, agréable, ne s'affranchit pas de toute convention ni de toute rhétorique. Il est de pure fantaisie, et cependant on n'a pas de surprises, on sait toujours où l'on va. Hier, durant quelques instants, une heure environ, le public a été, contre l'habitude, désorienté : il ne savait pas où il allait.

Par un prodige d'adresse, M. Sacha Guitry l'a tenu en haleine. Pour bien poser le caractère de « l'illusionniste », il nous l'a montré d'abord dans l'exercice de sa profession. Nous avons eu le hors-d'œuvre d'un programme de variétés, dont nous avions applaudis les numéros antérieurement à l'Alhambra, au Casino de Paris ou au cirque Médrano : deux cyclistes *Psom ! psom !*, une liseuse de pensées, un prestidigitateur, qui était M. Sacha Guitry lui-même. Quelques coupures s'imposent. Les spectateurs s'amusaient follement, mais ils regardaient leurs montres. Ils se demandaient avec anxiété si, par hasard et pour une fois, M. Sacha Guitry ne se payait pas leur tête. Les paris étaient ouverts. On l'aurait à deux contre un.

Plusieurs personnes murmuraient déjà, comme Hamlet : « Des mots ! Des mots ! » En d'autres termes, on réclamait le texte. Enfin, on a vu les jambes de Mlle Yvonne Printemps, à la fente du rideau, et l'on a entendu sa voix. Elle chantait une chanson anglaise : c'était un petit commencement. M. Sacha Guitry a fait ensuite ses tours et, après un entr'acte, nous avons eu la vraie pièce.

Elle est symbolique, mais sans la moindre obscurité. Vous devinez, je le gagerais, que l'intrigue est un tour d'illusionnisme transposé dans l'ordre du sentiment. M. Sacha Guitry reçoit dans sa loge la visite d'une dame du demi-monde à laquelle il a inspiré la plus vive admiration. Elle le prie de venir figurer chez elle, le soir même, et comme elle n'a pas encore expédié ses cartes d'invitation, elle la poste est lente en temps de guerre (il y a la guerre), M. Sacha Guitry s'y trouve seul. Il achève une séduction déjà fort en train. Il joue la grande scène de l'invitation au voyage :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble
Au pays qui te ressemble...

A l'acte suivant, autre chanson : il avoue à la dame que le pays où il voulait l'emmener la veille ne lui ressemble pas.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette :

Ablutions journalières ;

Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; Soins de la bouche ;

Lavage des Nourrissons, etc.